

Le côté sérieux...

Autor(en): **Ricci, Nina**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Textiles suisses [Édition française]**

Band (Jahr): - **(1961)**

Heft 2

PDF erstellt am: **27.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-791792>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le côté sérieux...

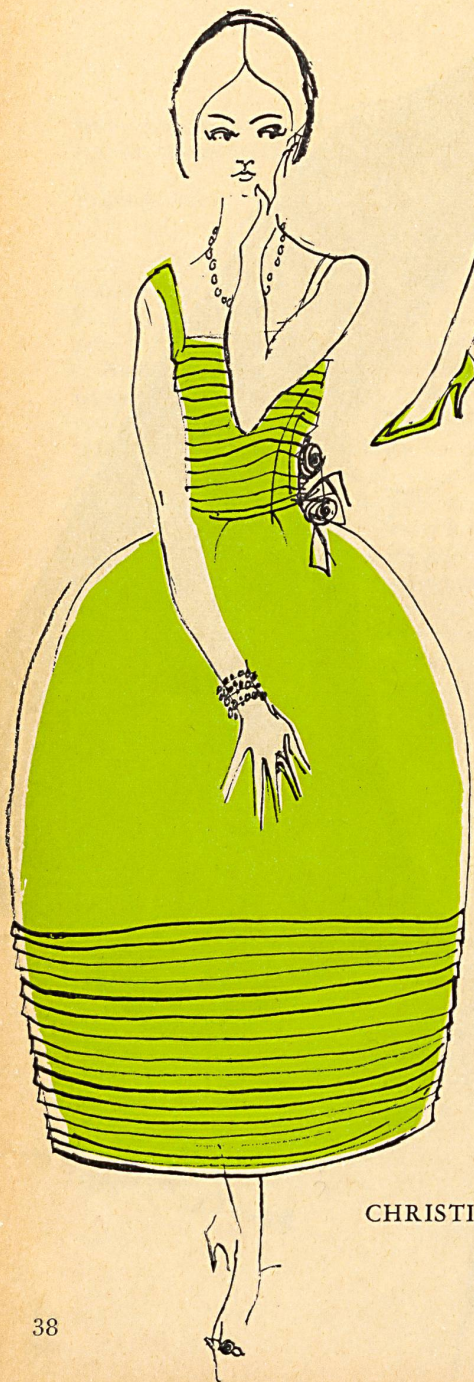
Il y a des professions sérieuses, par définition. D'autres qui passent pour frivoles. Exemple : fabriquer un métier à tisser, c'est une profession ultrasérieuse ; utiliser le tissu obtenu grâce au fonctionnement de la machine, c'est une profession frivole. De la sorte, lorsqu'un industriel arrivé à une certaine notoriété s'entretient, par hasard, avec une personne jouant un rôle dans l'habillement féminin, c'est avec condescendance qu'il évoque la vie de la couture et de la mode ; avec, également, un peu d'envie et de jalousie. Les présentations de couture, suivant notre homme, c'est un peu comme une première de film : mise en scène fastueuse, montre de jolies filles, compliments et embrassades hyperboliques, « much ado about nothing ». Et de déplorer que les colonnes de la presse s'ouvrent si largement — et si gratuitement — à un métier de si peu de poids, alors que ses produits, à lui...

Pour d'autres, la maison de couture est, soit une maîtresse de grand luxe, soit une écurie de courses,

NINA RICCI



Caroline Raucht



CHRISTIAN DIOR



JEAN PATOU

en tout cas quelque chose d'onéreux et de superflu. Nous avons, tant de fois, entendu développer ces lieux communs sans grâce que, l'autre jour, lorsque l'assistance se pressait autour de Marc Bohan, nous songions au destin de cette grande méconnue qu'est la couture. Certes, il y a le côté spectaculaire, les félicitations exagérées, les gestes exubérants, les comptes rendus fleuris, le pathos habituel. Mais il y a l'autre côté de la barrière: la coulisse...

Et, dans la coulisse, il y a le travail, l'espoir, l'amour du métier. N'ayez pas peur, nous n'avons pas l'intention de monter en épingle le cliché trop connu, de vous parler de la midinette qui jamais ne portera une robe comparable à celle qu'elle termine, mais simplement et en quelques mots, de tout ce qui gravite autour de la couture, des dessinateurs, des artisans du textile, des brodeurs, des paruriers, des modélistes, des ouvrières et des ouvriers, de ceux et de celles qui, avec leur crayon, leurs aiguilles, leurs métiers, leurs presses, leurs machines, concourent à la création. Nous ne pensons pas déprécier la fabrication en grande série des pâtes alimentaires, dont le chiffre d'affaires est certainement supérieur à celui de la couture, en disant que cette industrie suppose moins de foi et moins de talent, pour nécessaire qu'elle soit.

Alors, si l'on gratte la couche de vernis dont on recouvre les présentations de couture, si l'on décorique le métier pour n'en garder que ce qui est noble, cet élan de création, cette recherche de beauté; si l'on oublie volontairement le côté parade foraine de l'entreprise, les robes qu'on ne pourra pas porter mais qui sont une déclaration de tendance, une nécessité de propagande, si l'on songe à tout ce monde qui s'est penché, pendant des mois, sur des croquis, sur des échantillons, qui a peiné, qui a rêvé, jusqu'à l'explosion finale des applaudissements dont on attend anxieusement les échos en coulisse, alors on conviendra avec nous que tout n'est pas frivole dans la Mode, et qu'il est sans doute aussi utile, pour le bien de l'être humain, de montrer une jolie silhouette que de vendre un outil ménager perfectionné.

* * *

Ces quelques lignes étaient destinées à nous débarrasser d'un complexe. Celui d'une personne qui a vécu les folles années, les galas du Carlton de Cannes, le barbotage servi sur le pare-brise du roadster devant le Bar Basque à Biarritz, qui a vu danser les Dolly Sisters et les mannequins descendre l'escalier géant du grand Palais pendant l'Exposition de 1925 à Paris; qui a roulé dans l'Hispano-Suiza écossaise de Paul Poiret, participé aux soirées de l'Oasis chez ce dernier, connu le Charleston et le Black-Bottom; et les fume-cigarettes de trente centimètres, et les tailles sur les cuisses, et les sautoirs aux genoux, et qui a l'impression de se retrouver, plus de trente années en deçà. D'où le complexe. Est-ce du déjà vu? Est-ce un pastiche qui amuse les jeunes couturiers?

A vrai dire, oui et non.

Ceux qui, depuis longtemps, nous font la grâce de nous lire dans cette revue, penseront que nous rabâchons souvent, en redisant la théorie de la saturation en couture, celle qui veut qu'il y ait une logique dans la création, que cette dernière soit une ligne courbe qui amène, tout naturellement, à une transition dès que le maximum d'une mode a été atteint. Il est tout naturel qu'après avoir moulé le corps féminin, on relâche l'étreinte, qu'après les jupes longues, on en arrive aux jupes courtes. Ce n'est pas du pastiche. Mais où cela s'en rapproche, c'est lorsque la sentimentalité entre en jeu. C'est une chose que connaissent bien les antiquaires, qui savent, périodiquement, relancer le décor d'une époque, avec tous les accessoires qui la caractérisent. Comme en antiquités, il y a des modes en couture, et les couturiers sont trop sensitifs pour s'en abstraire. Nous vous disions, tout à l'heure, qu'il y a le travail de départ, celui du dessinateur de textile, du brodeur, du passementier, du filateur, du tisseur ; mais, à l'arrivée, il y a cet air de Paris où celui qui a un radar artistique capte les éléments flottants et les transforme en ce qu'on appelle le goût du jour.

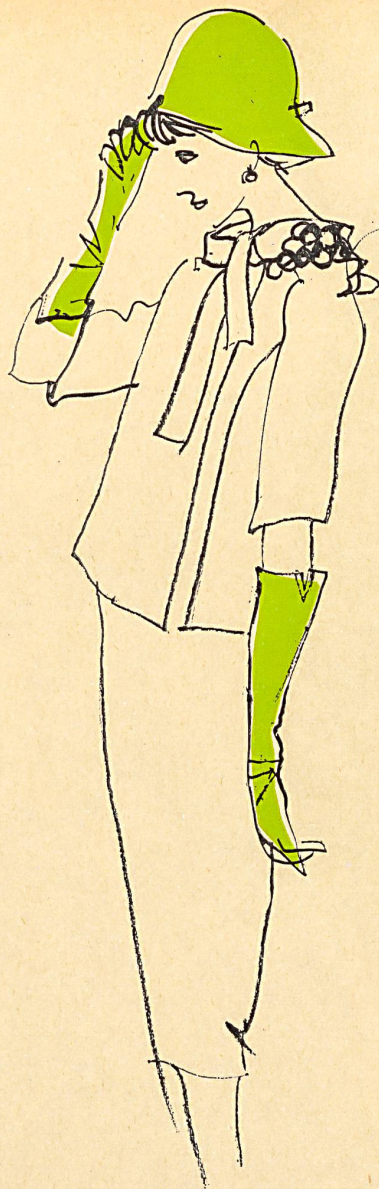
Or, le goût du jour est au rappel des années folles : nostalgie, jonglerie, amusement raisonné, on ne peut y échapper. D'où quelques exagérations, mais sympathiques, mais nécessaires.

* * *

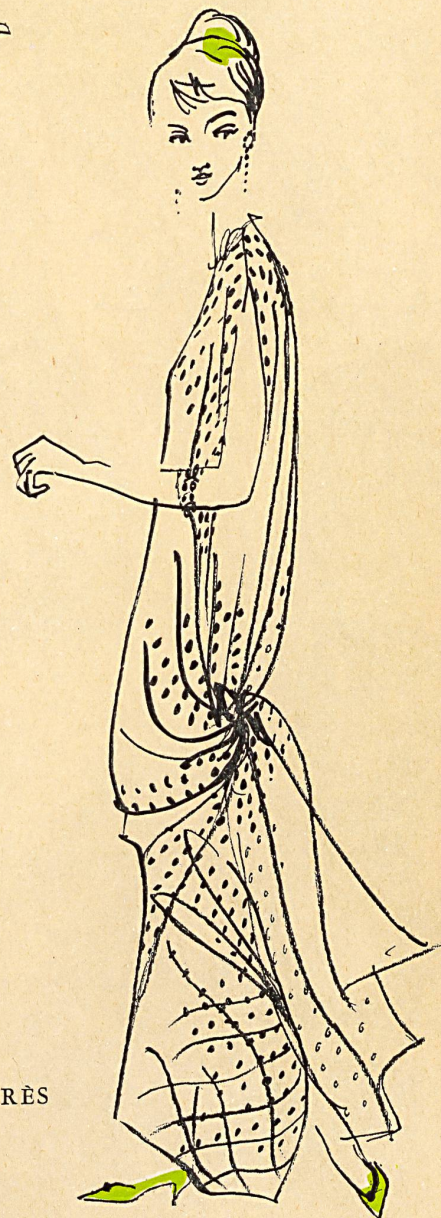
Nous avons voulu confronter les revues féminines d'il y a trente ans, et celles d'aujourd'hui. Il y a des réminiscences, mais c'est tout autre chose. Même Chanel, l'immuable, la persévérante, dont on dit qu'elle a maintenu son style à travers vents, marées et années, ne crée pas en 1961 la même robe qu'en 1930. Même lorsqu'elle utilise les mêmes crêpes souples, les mêmes tricots, c'est différent...

Ce qu'on peut, chez les uns et les autres, comparer aux modèles des années folles, c'est la longueur des jupes, la taille à peine dessinée, les aspects blousants, mais la coupe est essentiellement différente. Les jeunes modélistes sont issus de la génération d'après guerre. Ils ont suivi les efforts du chef de file, Christian Dior ; ils se sont attachés à rénover la coupe. Souvenez-vous du bouleversement qu'avant la guerre — bien avant la guerre — avait déchaîné Madeleine Vionnet en repensant la coupe des robes. A partir de 1947, Dior a joué le même rôle. Et toute l'école des jeunes a suivi. Exceptons, si vous le voulez, Pierre Balmain et Balenciaga, qui sont des cas personnels, grands seigneurs plus préoccupés, le premier de rechercher la joliesse, le second d'habiller une élite suivant ses vues particulières ; mais tous les autres, ou presque, n'ont cessé d'être, avant tout, des constructeurs. D'où ces robes d'une trompeuse simplicité dont les non-initiés disent que ce n'est presque rien, alors que c'est un tour de force.

* * *



PIERRE CARDIN



GRÈS



PIERRE CARDIN



JACQUES GRIFFE

Ils sont quatre, cette saison, que les magazines citent plus volontiers, parce qu'il faut bien, si injuste que cela paraisse, que le projecteur éclaire ce qu'il y a de plus caractéristique. Ce sont Marc Bohan (Dior), Crahay (Nina Ricci), Pierre Cardin et Guy Laroche. Cela ne veut pas dire que Lanvin Castillo, que Jean Patou, que Jacques Heim, que Griffe, que Jean Dessès, que Michel Goma, que Maggy Rouff, que Madeleine de Rauch, que Grès, que Carven... pour ne citer que ceux-là, soient moins dignes d'éloges. Cela signifie simplement que les premiers cités sont marqués par janvier 1961. Cela dit, nous défions le rédacteur ou la rédactrice de mode consciencieux, de définir la mode nouvelle autrement que par des formules générales, des considérations sur la souplesse, la légèreté, l'aspect printanier des modèles. Le mieux serait de publier un catalogue avec la photographie en couleurs de deux ou trois cents robes et manteaux présentés cette saison. On y verrait des vestes courtes et des vestes longues, des paletots et des capes, des tailleurs avec ou sans col, des robes plissées classiques et des robes asymétriques, des ceintures (au moyen de rubans et de nœuds disposés à toutes les altitudes ou longitudes), des manteaux droits et des manteaux gonflants, des manches montées à l'épaule ou au milieu du biceps, des jupes plissées à petits plis ou à gros plis plats, serrées ou évasées, voire en cloche. De tout, de tout.

Tous les tissus, toutes les couleurs, toutes les broderies, tous les effets de perles et de paillettes pour le soir (on a revu la robe pailletée de 1927-1930).

* * *

A vrai dire, tout s'est passé comme si, le décor d'intention étant les années folles, chacun avait brodé là-dessus à sa convenance, avec le souci, avant tout, de faire gai et jeune. C'est une mode pour très jeunes femmes, ce qui enchantera les moins jeunes en leur permettant de revêtir l'uniforme du printemps.

C'est une mode spirituelle par sa diversité même. Elle ne comporte ni oukases, ni impératifs, hormis ceux d'être, de paraître et de demeurer jeune.

Où que vous alliez, Madame, quel que soit votre couturier préféré, vous trouverez la robe de vos rêves, puisque le cadre de la création est démesuré et qu'on peut y inscrire toutes les tendances. A condition de ne pas vouloir un vêtement cintré ou serré au corps, de ne pas exiger une jupe longue, vous dénicherez la robe de vos rêves, pure et simple. Il vous appartiendra de la surcharger (n'ayez pas peur d'exagérer) d'un collier-pendentif en pierres de couleurs, et d'être juchée sur de petits talons minces et pas très hauts, de poser sur votre tête un bibi en forme de cloche ou de casque colonial, à moins que vous ne préfériez un paillason à grosses écailles — et le tour est joué.

Un bon conseil, cependant. Méfiez-vous, en vous glissant dans votre petit cabriolet sport, de ces diableries de jupes courtes...

GALA